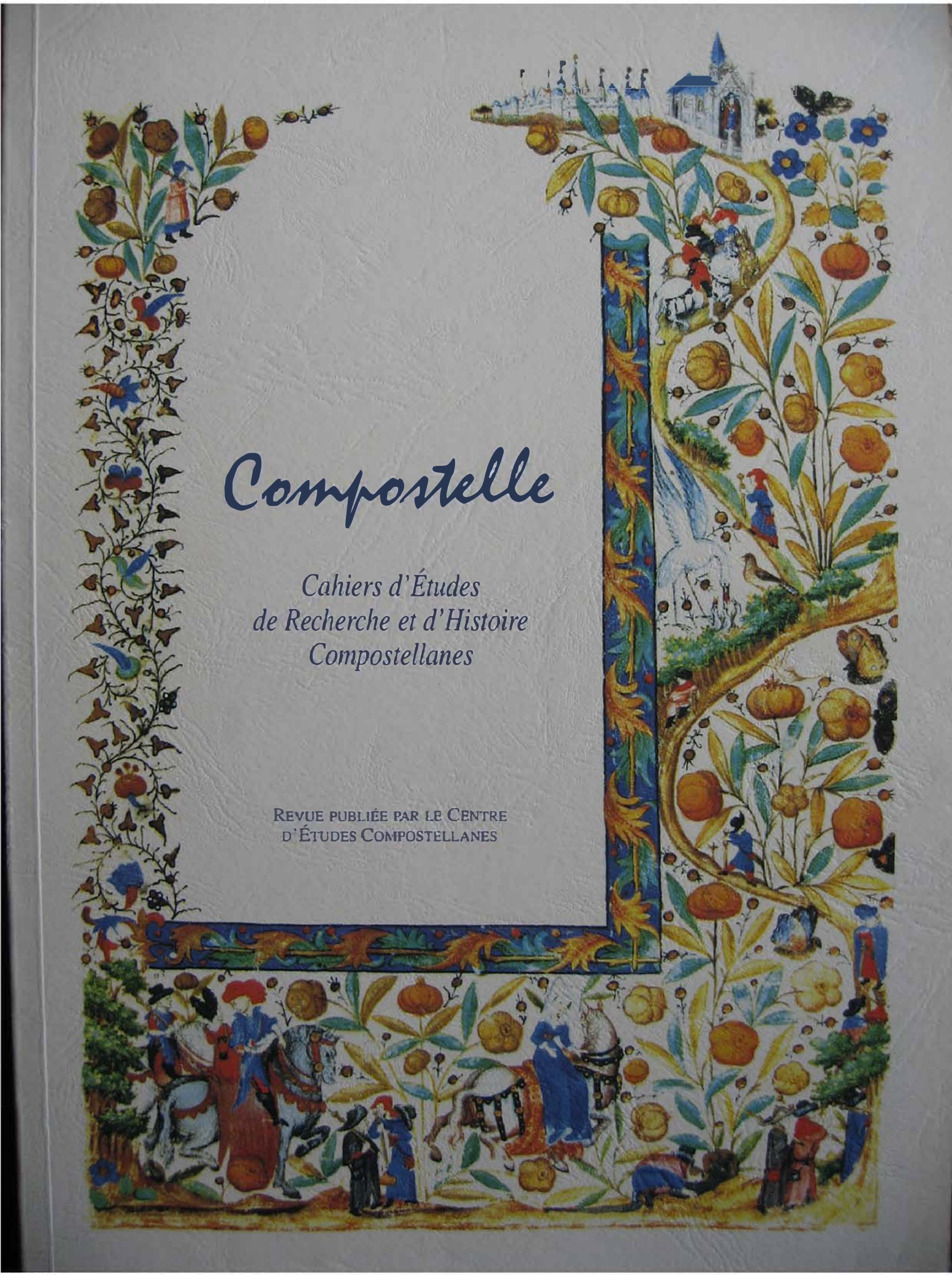


Compostelle

Cahiers d'Études de Recherche et d'Histoire Compostellanes

REVUE PUBLIÉE PAR LE CENTRE D'ÉTUDES COMPOSTELLANES

REVUE DU CENTRE D'ÉTUDES, DE RECHERCHE ET D'HISTOIRE COMPOSTELLANES

fondée par René de La Coste-Messelière

Comité de présidence

MM. les Professeurs:
Georges DUBY †, de l'Académie Française
Michel MOLLAT DU JOURDIN †, membre de l'Institut
Jean-Robert ARMOGATHE, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études (IVe Section)
Robert-Henri BAUTIER, membre de l'Institut
Robert FAVREAU, professeur émérite de l'Université de Poitiers
Jacques FONTAINE, membre de l'Institut
Jean GLÉNISSON, directeur honoraire de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (C.N.R.S.)
Léon PRESSOUYRE, professeur à l'Université de Paris I – Sorbonne

Comité de rédaction

Direction scientifique
Adeline RUCQUOI, directeur de Recherche au C.N.R.S.
directeur du Centre d'Études Compostellanes
Christiane DELUZ, professeur émérite de l'Université de Tours
Patrick HENRIET, professeur à l'Université de Bordeaux III
Humbert JACOMET, conservateur du Patrimoine
Philippe JOSSERAND, maître de conférences à l'Université de Nantes
Christian PÉLIGRY, conservateur-général, directeur de la Bibliothèque Mazarine

Secrétariat de rédaction

Jeannine WARCOLLIER, Secrétaire Générale de la Société Française des Amis de Saint Jacques

Compostelle

Revue éditée par la Société Française
des Amis de Saint Jacques de Compostelle
(association régie par la loi de 1901)
8, rue des Canettes, 75006 Paris
Tel. 01 43 54 32 90
www.compostelle-asso.fr

Tarif de l'abonnement: 23 Euros
Distribué par la Société des Amis de Saint Jacques
BP 14 – 75261 PARIS Cedex 06
Tel. 01 43 54 32 90
Dépôt légal: ISSN 0994-8597
Imprimé par DELCAMBRE-VILLEJUST

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction (texte et illustrations) par tous procédés réservés pour tous pays sans autorisation préalable de la Société des Amis de Saint-Jacques, B.P. 14 - 75261 Paris Cedex 06.

Compostelle

Nouvelle Série

n° 11 (2008)

SOMMAIRE

LIMINAIRE

Éditorial 3

In memoriam

Manuel C. Diaz y Diaz 5

RECHERCHES ET DOCUMENTS

- Fernando VILLASEÑOR SEBASTIÁN, *L'"autre" pèlerinage : présence et usage de l'obscène le long du chemin de Saint-Jacques* 9
- Rosa M. CACHEDA BARREIRO & Juan M. MONTERROSO MONTERO, *Modèle et réception de la littérature emblématique : l'exemple du pèlerin* 31
- Jean-Robert ARMOGATHE, *¿Santiago, patrón de las Españas? Le début de l'époque Moderne (XVII'-XVIII' siècles)* 50

NOTES DE LECTURE

- Klaus HERBERS, *Política y veneración de santos en la Península ibérica: desarrollo del "Santiago político"* (Christiane Deluz) 60
- *O Camiño primitivo. Actas do Congreso O Camiño de Santiago para o século XXI. O Camiño Primitivo* (Adeline Rucquoi) 61
- IGNACE DE LOYOLA, *Le récit du pèlerin. Autobiographie* (Christiane Deluz) 62
- *El camí de Sant Jaume i Catalunya. Actes del Congrés Internacional celebrat a Barcelona, Cervera i Lleida, els dies 16, 17 i 18 d'octubre de 2003* (Adeline Rucquoi) 63
- Francisco SINGUL, *Il cammino di Santiago. Cultura e pensiero* (Sumi Shimahara) 67
- *Guía del archivo de la catedral de Santiago. Archivium Sancti Iacobi. I. Instrumentos de descripción* (Adeline Rucquoi) 68
- *O Camiño Portugués. Actas do Congreso O Camiño de Santiago para o século XXI. O Camiño Portugués* (Adeline Rucquoi) 69
- Dominique LORMIER, *Lieux de pèlerinage et grandes processions. Du Moyen Âge à*

Fernando VILLASEÑOR SEBASTIÁN
Université de Salamanque

L'"AUTRE" PÈLERINAGE: PRÉSENCE ET USAGE DE L'OBSCÈNE SUR LE CHEMIN DE SAINT-JACQUES

"Guardati da pellegrini
Colle Barbe e co'catini
Che limoine Chiedendo
Colle donne van sedendo"

Francesco de BERBERINO,
Regimmento di donne

Au Moyen Âge, l'Espagne exerce, sur les voyageurs qui s'y rendent, son pouvoir d'attraction pour deux raisons: le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle et la participation active à la lutte contre l'infidèle. On peut dire que, depuis le IV[e] siècle, époque où saint Jacques est associé à l'Espagne, jusqu'à la fin du XV[e], l'intérêt pour l'Apôtre n'a jamais cessé. On en trouve des traces dans les textes arabes, dans les sagas scandinaves, dans les chansons de geste françaises et dans la poésie épique germanique. Au IX[e] siècle a lieu la découverte des reliques de saint Jacques. Vers 1146 est compilé le *Liber Sancti Jacobi*[1], dont le V[e] livre apparaît comme un itinéraire à l'usage des pèlerins.

Face aux versions officielles et orthodoxes du pèlerinage à Compostelle[2], l'"obscénité"[3], son usage, et même ses

[1] Pour le texte original en latin, *Liber Sancti Jacobi. Codex Calixtinus*, éd. Klaus Herbers & Manuel Santos Noia, Santiago, Xunta de Galicia, 1998.

[2] Les oeuvres de référence sont celles de Luis VÁZQUEZ DE PARGA, José Maria LACARRA & Juan URÍA RIU, *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*, 3 vols., Madrid, 1948-1949, et Luciano HUIDOBRO SERNA, *Las peregrinaciones jacobeas*, 3 vols., Madrid, 1950-1951.

[3] L'adjectif "obscène" est ici défini comme impudique, inconvenant et offensant la pudeur (*Diccionario de la Lengua española*, vigésima primera edición, tomo II, p. 1461). Pour une discussion des termes "obscène" et "obscénité" au Moyen Âge, voir L. HUNT, *The invention of Pornography: Obscenity and the origins of Modernity*, New York, 1993, et Jan M. ZIOLKOWSKI (éd.), *Obscenity. Social Control and Artistic Creation in the European Middle Ages*, Boston, 1998, qui publie une série de conférences données en 1995. Plus récemment, Nicola McDONALD (ed.), *Medieval Obscenities*, New York, York Medieval Press, 2006, et Fernando VILLASEÑOR SEBASTIÁN, "Obscenidad en el margen", *Relegados al*

abus, furent présents dès l'origine de la route vers Saint-Jacques et survivent encore de nos jours, ce que l'on peut constater au travers des témoignages aussi bien écrits qu'artistiques, qui parsèment les chemins.

I. Les textes

La mise en garde du prédicateur: la littérature homilétique

Le *Codex Calixtinus* fait déjà apparaître une sérieuse inquiétude pour ceux qui s'adonnent à la luxure et pour leur péché, inquiétude qui s'exprime dans certaines affirmations du *Sermon du pape Calixte pour la solennité du choix et de la translation de l'apôtre saint Jacques, célébrée le 30 décembre* (Livre I, chapitre XVII):

"Car ceux qui s'enivrent, ceux qui sont malhonnêtes, avares, ambitieux, procéduriers, usuriers, débauchés, adultères, ou ont d'autres vices, dans la mesure où ils sont encore immergés dans le combat contre les vices, ne doivent pas porter de palme, mais seulement ceux qui ont définitivement vaincu les vices et se sont unis aux vertus (...). Que deviendront ceux qui, grâce à l'argent obtenu par vol, ou à la suite d'une aggression, ou par l'usure, ou à la suite de la débauche, ou de mensonges et d'affabulations, ou de mots oiseux, de conversations burlesques, de soûleries, ou de chansons, parviennent aux sanctuaires?".

Plus avant, le même sermon insiste à nouveau sur la relation entre le vin et le sexe:

"Et parce que le vin alimente la luxure dans le corps du buveur, avec raison le Sage dit: «Le vin et les femmes font apostasier les sages ». C'est pourquoi saint Paul dit: «Ne vous enivrez pas du vin de la luxure». La luxure ne provient pas du vin, mais de celui qui boit le vin surgit la passion. Ce n'est donc pas le vin qui est coupable, sinon celui qui le boit. Le vin est une bonne chose, et même une très bonne, créée par Dieu, mais dans la mesure où il favorise la sensualité de ceux qui le boivent sans discrétion, il n'est permis à personne de s'en enivrer".

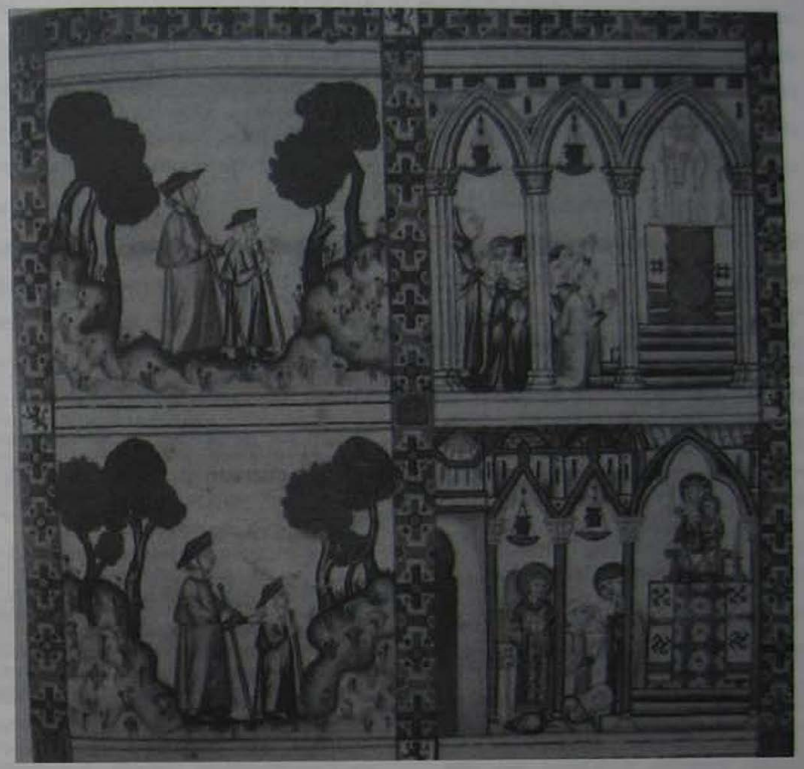
Il met également en garde contre les dangers du chemin en la matière:

"Les servantes des auberges du chemin de Saint-Jacques qui, pour des motifs honteux et pour gagner de l'argent, à l'instigation du diable se mettent dans le lit des pèlerins sont dignes de la plus complète condamnation. Les prostituées qui, pour ces mêmes raisons, entre Puerto Marín et Palas de Rey, dans des zones montagneuses, viennent à la rencontre des pèlerins, ne doivent pas seulement être excommuniées, mais doivent aussi être dépouillées, arrêtées et mises au pilori, il faut leur couper le nez et les exposer à l'humiliation publique. Elles se présentent seules à ceux qui sont seuls. Il y a tant de manières, mes frères, pour le démon de tendre ses maudits filets et d'ouvrir l'antre de la perdition, que cela me dégoûte de les décrire"[4].

L'un des soucis majeurs des autorités ecclésiastiques à Compostelle était

margen: marginalidad y espacios marginales en la cultura medieval, éd. Inés Monteira Arias, Ana Belén Muñoz Martínez & Fernando Villaseñor Sebastián, Madrid, CSIC, 2007 (sous presse)

[4] Pablo ARRIBAS BRIONES, *Pícaros y Picaresca en el Camino de Santiago*, Burgos, Berceo, 1993, p. 137, et en particulier pp. 135-156 "Quinta etapa: Los pecados de la carne en el camino".



Alphonse X le Sage , Cantigas de Santa Maria. Pèlerins

la grande quantité de femmes qui, une fois achevé le pèlerinage, s'installaient à Saint-Jacques comme prostituées. Ni les menaces d'excommunion ni celles de mutilation du nez ne parvenaient à faire peur à celles qui exerçaient le plus vieux métier du monde. C'est sous le nom de "professionnelles" que les désigne un règlement consulaire toulousain de 1205 à propos de certaines femmes qui, dans des endroits bien connus du chemin de Saint-Jacques, abordaient des hommes privés depuis longtemps de plaisirs charnels[5].

José Maria Soto Rábanos, dans son analyse du *Speculum peccatoris, confessoris et predicatoris*, un traité inédit conservé à la Collégiale Royale de San Isidoro de León (ms. 37)[6], mentionne le sexe au sein de la picaresque profane des

[5] Pablo ARRIBAS BRIONES, *Pícaros y Picaresca...*, p. 139.

[6] Julio PÉREZ LLAMAZARES, *Catálogo de los Códices y documentos de la Real Colegiata de San Isidoro de León*, León, 1923, p. 50.

aubergistes et des tavernier qui installent dans leurs auberges et leurs tavernes des prostituées et des souteneurs, lesquels se chargent de tromper et de dévaliser les voyageurs[7].

Dans un sermon prononcé en 1305, frère Giordano de Pisa condamnait de tels pèlerinages:

"L'homme tombait souvent dans le péché et il y avait beaucoup de dangers, car on trouvait de nombreux scandales sur le chemin, et il perdait la patience, et en outre beaucoup se fâchaient avec l'hôte et avec leurs compagnons, et il y avait parfois des homicides, des tricheries et des fornications"[8].

La basilique elle-même est un lieu propice à des pratiques peu orthodoxes puisque, jusqu'à la fin du XV[e] siècle au moins, lorsque les Rois Catholiques ordonnent la construction de l'Hôpital, on y mange, on y boit et on y dort. De fréquentes querelles y éclatent qui, plus d'une fois, se terminent par des morts. Et tandis que "tous leurs compatriotes accomplissent individuellement et magistralement les tours de garde" (devant l'autel), d'autres, le 24 juillet, "vigile de saint Jacques, fils de Zébédée, apôtre de la Galice, qui doit être dignement célébrée avec jeûne et office divin propre" (*Liber Sancti Jacobi*, I, chap. II), s'adonnent à des actes honteux ou frivoles, à des paroles oiseuses ou des rixes, à la débauche ou à l'adultère, à des vols, des beuveries ou des activités illicites, ou encore regardent des jeux propres aux jongleurs, chantent ou écoutent des chansons picaresques. Dans le sermon de cette Vigile, le pape Calixte avertissait que certains, au lieu de s'améliorer, empiraient les jours de fête, et en particulier la veille du 25 juillet:

"C'est une nuit qui aime ceux qui sont chastes, hait les libidineux, fait fuir les iniques, apprécie ceux qui sont pieux, invective les somnolents, récompense ceux qui veillent, glorifie ceux qui louent, hait les pécheurs...".

Le caractère proprement *obscène* de ces affirmations est dû, non pas à leur présence dans le contenu de ces sermons, mais au fait qu'elles ne passèrent pas inaperçues aux yeux des lecteurs ultérieurs du *Liber*, au point qu'ils tentèrent même de les supprimer. C'est ainsi qu'Ambrosio de Morales, chroniqueur de Philippe II, dans la relation du voyage qu'il fit en 1572 dans les "Royaumes de Leon, Galice et Principat des Asturies", dit à propos du *Codex*:

[7] "Duodecimo pecant quia sepe tenent meretrices et ruffianes in hospicios vel tabernas qui decipiunt et spoliant transeuntes" (Real Colegiata de San Isidoro de León, ms. 37, fol. 63v). José María SOTO RÁBANOS, "Picaresca en algunos puntos de la ruta asturiana", *El Camino de Santiago. La Hospitalidad Monástica y las peregrinaciones*, éd. Horacio Santiago-Otero, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1992, pp. 186-194, en part. p. 193 et note 33.

[8] José GARCIA MERCADAL, *Viajes de extranjeros por España y Portugal desde los tiempos más remotos hasta principios del siglo XX*, 6 vols., éd. Agustín García Simón, Valladolid, Consejería de Educación y Cultura, 1999, vol. I, p. 29, note 15.

"Quel qu'en fût l'auteur, il y mit des choses si déshonnêtes et malséantes, qu'il vaudrait vraiment mieux qu'il ne les eût pas écrites. J'ai dit là-bas à l'archevêque Valtodano, qu'il repose en paix, et aux chanoines qu'ils ne devraient pas garder ça..."[9].

Péchés de chair non consommés et récompensés par la grâce divine: les miracles

Les récits de miracles, genre littéraire prolifique au Moyen Âge, abondent le long du chemin de Saint-Jacques, et l'on en trouve un certain nombre relatif aux péchés de la chair[10].

Le *Liber Sancti Jacobi* raconte le "Miracle de saint Jacques de la figure déformée du fils d'un vicomte connu dans la région de Poitiers", histoire d'"un pèlerin qui allait au sépulcre de saint Jacques", qui en compagnie de quatre autres pèlerins, alors qu'il passait par le village d'Arau, à douze milles de Poitiers, fut attaqué par le fils d'un vicomte qui tenta de s'emparer de sa femme. Celle-ci s'enfuit et se jeta dans une rivière pour échapper à la concupiscence du jeune noble; comme châtiment, "le coupable resta avec la langue pendante et la bouche tordue, et il perdit la vie le sixième jour"[11].

Un passage de la vie de saint Gerlac - qui mourut ermite vers 1170 près de Maastricht -, inclut un apologue dans lequel l'auteur raconte qu'un homme avait été jusqu'à Saint-Jacques depuis la Saxe, mais qu'au moment de pénétrer dans le sanctuaire il en avait été empêché par une force surnaturelle: ses pieds étaient restés collés au sol tandis que tous ses compagnons pouvaient entrer. L'homme était en effet un adultère non repenti. Ayant pris conseil auprès d'un prêtre, il rentra chez lui, retrouva l'épouse qu'il avait répudiée, alla avec elle à Compostelle et, sans aucune difficulté, put franchir le seuil de la basilique[12].

Dans les *Miracles de Notre-Dame*, Gonzalo de Berceo reprend un vieux récit qu'il appelle "Le pèlerin de Saint-Jacques" et qui était raconté au XII[e] siècle comme "Le grand miracle"[13]. Dans le *Codex Calixtinus*, le prodige est étayé par l'autorité de saint Anselme de Canterbury et par la transcription de saint Hugues, abbé de Cluny (Livre II, chap. XVII). C'est là un des récits qui ont eu le plus de répercussion dans la littérature médiévale et dont il existe différentes

[9] Pablo ARRIBAS BRIONES, *Pícaros y Picaresca...*, p. 135.

[10] Sur les péchés des pèlerins, voir Ana ARRANZ GUZMÁN, "Pecados en torno al peregrino", *El Camino de Santiago. La Hospitalidad Monástica y las peregrinaciones*, pp. 195-209.

[11] *Liber Sancti Jacobi*, pp. 272-273.

[12] Pablo ARRIBAS BRIONES, *Pícaros y Picaresca...*, pp. 144-145.

[13] GONZALO DE BERCEO, *Veintitrés milagros de Nuestra Señora*, éd. Ramón Sangenís, Barcelona, Fama, 1955.

versions, dues à Vincent de Beauvais et Guibert de Nogent, Pothon et Guaifer de Bénévent, Gautier de Coincy, Berceo, Alphonse X dans la *Cantiga XXVI*, Jacques de la Voragine dans la *Légende Dorée* ou Gil de Zamora. Il s'agit du moine Giraud du monastère de Gruniego, un personnage un peu volage dans sa jeu-

Alphonse X le Sage, Cantiga XXVI

nesse qui, un jour, au lieu d'assister aux offices de la communauté, "alla coucher avec son amie". Tous deux décident de faire le pèlerinage à Compostelle et, moins de trois jours après l'avoir entrepris, rencontrent le diable qui se fait passer pour l'apôtre saint Jacques. Le pauvre moine prend peur face à l'apparition de celui qu'il croit être le fils de Zébédée et, en pénitent, lui demande conseil. Le démon lui suggère de se couper les parties génitales puis de se suicider, ce que fait le moine. Les démons s'emparent de l'âme du pauvre Giraud, mais l'apôtre Jacques, voyant qu'il s'agissait d'un de ses pèlerins, les en empêche et reproche au démon qui s'obstine à garder sa proie le subterfuge employé. Le litige est porté devant le Seigneur qui, par l'intercession de Notre-Dame, décide de ressusciter le pécheur et de rendre son âme à sa "vieille demeure", sans lui rendre toutefois ses parties génitales. Là où le *Codex* affirme: "Et à cet endroit des parties génitales la chair poussa comme une verrue par où il urinait", le naturaliste Berceo est plus précis: "Pas un centimètre ne poussa, il resta en l'état".

Alphonse X le Sage dans les *Cantigas* raconte aussi comment, sur le chemin de Saint-Jacques, un chevalier de Mansilla de las Mulas transportait une grande pierre qui, une fois travaillée, devait servir de trône pour la Vierge. En chemin, non loin de Villasirga, une femme l'incita au péché. Le chaste pèlerin s'y refusa et la femme le dénonça à la justice du lieu qui, faisant plus grand cas d'elle que de lui, condamna le chevalier à mourir sur le gibet et l'exécuta. Les villageois vinrent retirer le corps et se rendirent compte qu'il était encore en vie: "sous ses pieds se trouvait

la pierre amenée pour le trône de la Vierge, et pour cette raison la corde n'avait pu se resserrer"[14].

Les plaisirs de la route : la littérature de voyage

Il ne convient pas ici d'énumérer les constantes références aux pèlerins célèbres de l'époque médiévale – que mentionne longuement José García Mercadal dans le prologue de son oeuvre[15] –, mais d'analyser quelques uns de leurs témoignages, qui attestent qu'une pieuse intention et l'espoir du salut n'étaient pas toujours à l'origine du pèlerinage.

Un voyageur anglais anonyme, dans le récit du voyage qu'il fit vers 1380, raconte que dans le Pays Basque les prostituées pullulaient tout particulièrement: "Les femmes portent des chapeaux avec des ornements qui ressemblent à des mitres, elles ont des manteaux rayés et beaucoup sont de mauvaise vie"[16].

Un autre pèlerin qui laissa le souvenir de son voyage à Compostelle, Jean de Tournai, en 1488, fut simplement scandalisé de l'ambiance de bordel qui régnait dans les auberges du chemin de pèlerinage, se surprenant tout spécialement de ce qu'il avait observé en Navarre et des incitations rencontrées à d'autres endroits du chemin[17].

Le noble Arnold Von Harff, d'une vieille famille du bas Rhin, entreprit en 1496, alors qu'il avait vingt-cinq ans, un long pèlerinage dont l'un des parcours le mena de Venise à Saint-Jacques de Compostelle. Dans les notes de son *Pilgerfahrt*, il témoigne d'un intérêt certain pour la linguistique. C'est ainsi qu'en arrivant au Pays Basque, il relève quelques mots et des phrases avec leur traduction en allemand, et parmi elles "Jolie demoiselle, vient coucher avec moi"[18].

Ces récits existent toujours à l'époque Moderne. L'un des cas les mieux connus, au XVIII[e] siècle, est celui du tailleur picard Guillaume Manier, qui inclut dans le récit de son périple un *Rapport d'une partie de la langue espagnole*, dans lequel il note des expressions telle que "mari cornu" et une série de jurons "très grossiers"[19]. Cependant, Manier n'insère pas dans ce rapport le

[14] Pablo ARRIBAS BRIONES, *Picaros y Picaresca*, p. 139.
[15] Jose GARCIA MERCADAL, *Viajes de extranjeros por España y Portugal*, I, pp. 27-32.
[16] Pablo ARRIBAS BRIONES, *Picaros y Picaresca*, pp. 140-141.
[17] Pablo ARRIBAS BRIONES, *Picaros y Picaresca*, p. 140.
[18] *Ibid.*
[19] Guillaume Manier, tailleur picard: "Peregrinacion de un campesino picardo a Santiago de Compostela a comienzos del siglo XVIII. Relacion de las particularidades de este viaje", dans José GARCIA MERCADAL, *Viajes de extranjeros por España y Portugal*, IV, pp. 725-755.

lexique franco-basque car, dit-il, "cet essai de manuel de conversation est très petit et contient trop d'expressions *obscènes* pour qu'on puisse le traduire". Ce pèlerin et ses quatre autres compagnons vivent plusieurs aventures amoureuses. L'un s'éprend de la pupille d'une maison de bains, un autre à Pons, non loin de Bordeaux, "dans ce bel hôpital qui chevauche le chemin", profitant d'un séjour qui dure deux jours, a une aventure avec une courtisane de l'endroit[20].

Dans un épisode de *Il viaggio da Napoli a San Giacomo di Galicia*, effectué en 1743, Nicola Albani raconte comment il est obligé de s'arrêter deux jours à Redondela à cause d'une pluie intense. Alors qu'il s'affaire à préparer des sardines qu'on lui a données en aumône, arrivent à l'hôpital *"due Ragazze in habito de Peregrine di Nazione Castigliane de bellisimo viso, ed una di quelle era bella assai..."*. Albani, galant, offre son dîner aux nouvelles venues, et tout se serait bien terminé si l'une des deux pèlerines - *"la più ragazza e più bella"*, souligne Albani avec un brin de complaisance – n'avait tenté de le séduire. Cela provoque un sérieux scandale, auquel met fin l'intervention de l'hospitalière et de son fils qui, après les avoir battues, mettent les deux jeunes filles à la rue. Albani commente qu'il doit s'excuser pour ce qui s'est passé, parce que, s'il ne s'était pas conduit ainsi, il aurait perdu tout ce qu'il avait gagné, comme grâces spirituelles, du fait de son pèlerinage[21].

Dans l' *Histoire de Merlin* composée par Paulino Peri, selon ce qu'en dit Farinelli, le diable entra dans le cheval d'une princesse pour la mener par les airs à Saint-Jacques, et la fit tomber de sa selle quand, en vue du sanctuaire compostelan, la princesse, qui ignorait la condition de celui qui la transportait, se signa.

Les vieux recueils de *romanceros* conservent également tout un monde de passions et cachent, sous une forme littéraire soignée, la réalité historique. La *Crónica de España* évoque l'histoire vécue par le comte Garci Fernández, fils de Fernán González, avec une pèlerine de haut rang. Cet événement servit de prétexte à une histoire romancée de la comtesse traîtresse, célébrée en vers. De même, le thème du viol d'une pèlerine est présent dans *Bernard et la pèlerine*:

"Le comte est mené prisonnier, le comte
Michel, au pré.

[20] Pablo ARRIBAS BRIONES, *Pícaros y Picaresca...*, p. 140.

[21] Paolo CALUCI VON SAUCKEN, "Una nuova acquisizione per la letteratura di pellegrinaggio: Il viaggo da Napoli a San Giacomo di Nicola Albani", *Il peregrinaggio a Santiago de Compostela e la letteratura jacobea* (Atti del Covegno Internazionale di Studi), Perugia, 1985, pp. 377-427.

Il n'y est mené ni comme voleur ni pour
ce qu'il a volé,
Pour avoir forcé une jeune fille sur le
chemin de Saint-Jacques,
Comme elle était fille de roi, nièce du
Saint Père,
Comme elle était de tel lignage, à mort le
condamnèrent"[22].

Loi et châtiment: Fueros, ordonnances et pèlerinage judiciaire

Naturellement ce genre de pratique fut censuré aussi bien par les clercs que par les législateurs, ce dont constitue un exemple significatif le *Fuero* d'Estella *la bella*, comme la chantaient les jongleurs. Fondée par Sancho Ramírez en 1090, pour faciliter et scinder l'étape entre Pampelune et Logroño, la ville s'installa près du bourg primitif de Lizarra, reconquis par Sancho Garcés I[er] en 914.

Sancho Ramírez voulut y promouvoir l'installation de Francs (des commerçants, des hommes libres de tout lien envers des nobles ou des ecclésiastiques), car le besoin d'une population se faisait sentir, qui pourvût aux nécessités de pèlerins de plus en plus nombreux qui, de toute l'Europe, se dirigeaient vers Saint-Jacques de Compostelle. Il dévia légèrement le tracé primitif du chemin des pèlerins, fit construire un château et installa sur la rive droite de la rivière, au pied d'un petit promontoire rocheux, l'agglomération qu'il ceignit d'une muraille. Le *Guide du Pèlerin* dit "où le pain est bon, le vin excellent, la viande et le poisson abondants et qui regorge de toutes délices". En 1164, un *fuero* lui fut concédé afin de réglementer la vie sous tous les aspects que réclamait cette coexistence animée et bigarrée, charte dont la première partie contient de curieuses dispositions:

"1. *Item* si l'un d'eux (les habitants d'Estella) commettait fornication avec une femme célibataire et consentante, qu'il ne soit pas puni par la loi.
2. Mais s'il la violait, qu'il soit obligé de faire vie commune avec elle ou de

Santo Domingo de Silos. Danseuse

[22] Isidro BANGO TORVISO, *El Camino de Santiago*, Madrid, Espasa Calpe, 1993, p. 84: "Al conde le llevan preso, al conde Miguel, al prado / No le llevan por ladrón ni por cosas que ha robado / Por esforzar una niña nel camino de Santiago / Como era hija del Rey, sobrina del Padre Santo / Como era de tal linaje, a muerte le sentenciaron".

l'épouser.
3. Si la femme violée n'était pas digne d'être épousée, son violeur devait lui trouver un mari qui lui permît de garder le même honneur qu'auparavant, selon l'estimation de l'*alcalde* et de douze notables.
4. Mais s'il ne voulait ou ne pouvait accomplir cela, il devait être remis aux parents de la femme afin qu'ils en fissent ce qu'ils veulent.
5. Mais si la femme violée portait plainte le premier, le second ou le troisième jour, elle devait présenter des témoins dignes de foi d'Estella. Et si elle pouvait le prouver, son violeur devait accomplir ce qui est écrit ci-dessus et payer au roi 60 sous; après le troisième jour, elle [la plainte] ne serait pas reçue".

On y trouve en outre quelques références à l'adultère:

"1. Si le mari surprenait quelqu'un de nuit avec sa femme et le tuait, il ne devait pas payer d'amende pour ce fait.
2. Mais si elle était surprise par quelqu'un dans la journée, et que le mari portât plainte au seigneur du lieu ou au *merino*, le seigneur du lieu ou le *merino* ne devaient pas mettre fin au procès pour de l'argent sans tenir en compte le mari, mais devaient rendre justice aux deux"[23].

Il est naturellement surprenant, et cela a eu des conséquences sur la présence de l'obscénité sur le chemin de Saint-Jacques, que le pèlerinage ait été imposé comme châtiment pour des péchés de chair. En parfait accord avec le pouvoir civil afin de réprimer l'adultère, l'Église éloignait souvent les pécheurs des occasions de pécher et, pour ce faire, le mieux était de les condamner à aller en pèlerinage à Compostelle, ou même à Jérusalem, comme le mentionnait déjà Étienne van Cauwenberg, au début du siècle dernier, dans son ouvrage *Les Pèlerinages expiatoires et judiciaires dans le droit communal de la Belgique au Moyen-Âge*, où il rapporte de nombreux exemples, qui incluaient même parfois ceux qui facilitaient un logement aux personnes vivant publiquement en adultère, comme le prescrivirent les ordonnances de 1499 des seigneurs et des magistrats de Saint-Trond[24].

Dans ces mêmes ordonnances, mais en date du 23 mars 1523, sont prises diverses mesures contre les adultères, qui allongent la distance du pèlerinage en fonction du degré d'obstination de ces pécheurs: dans le cas d'un adultère public et notoire c'était le pèlerinage à Saint-Martin de Tours qui était imposé. Si, au retour et après quinze jours, on constatait qu'ils continuaient à se voir, la peine était le voyage (jusqu'à, bien entendu, Compostelle). Et à nouveau, si au retour et après quinze jours, ils continuaient à vivre en adultère, là les peines devenaient réellement lourdes: sans plus d'atermoiements, ils étaient condamnés à l'exil perpétuel et à l'amputation d'un

[23] Pris de Pablo ARRIBAS BRIONES, *Pícaros y Picaresca*..., pp. 140-141.

[24] Étienne van CAUWENBERG, *Les Pèlegrinages expiatoires et judiciaires dans le droit communal de la Belgique au Moyen-Âge*, Louvain, 1922.

pied ou d'une main.

Le pèlerinage ou l'exil comme *paenitentia publica solemne* étaient réservés, entre autres, aux péchés de la chair, à l'adultère et à la fornication, et étaient aggravés par la parenté spirituelle due au baptême ou à la confirmation, mesure héritée du droit romain qui châtiait le délit d'inceste par la réclusion dans une île.

Les Flamands en arrivèrent même à condamner, civilement, les prostituées à faire le pèlerinage. De cette façon, comme l'écrivent Pierre Barret et Jean-Noël Gurgand à propos d'Ypres: "On en arriva à utiliser la sanction du pèlerinage dans des cas d'infraction aux ordonnances de police: se baigner dans les étangs de la ville ou vendre des fleurs aux portes de l'hôtel de ville – car l'offre de fleurs était vue comme un prétexte à des propositions immorales –".

Si l'on quitte le continent pour l'Angleterre médiévale, les cas ne manquent pas non plus: "Quand John Pecham, archevêque de Canterbury, effectua une visite officielle dans le diocèse de Chichester en 1283, il découvrit dans la paroisse de Hamme que le curé Roger avait forniqué avec plusieurs femmes et, après d'être repenti, était retombé dans le péché. L'archevêque le condamna à faire trois pèlerinages à trois sanctuaires du continent, la première année à Saint-Jacques, la seconde à Rome et la troisième à Cologne"[25].

L'existence et la pratique de ces pèlerinages peu dévots permettent de comprendre pourquoi Érasme de Rotterdam censurait tous ces déplacements, en affirmant que ceux qui les réalisaient le faisaient au détriment de leurs obligations légitimes et en abandonnant femme et enfants, pour partir tranquillement à Rome, Jérusalem ou Saint-Jacques.

Évidemment, cet "autre" pèlerinage n'existait pas seulement par rapport aux péchés de chair. Il est curieux de constater que certains pèlerins étaient pourvus de bulles papales qui leur permettaient de conférer, après examen par de doctes personnes, certains titres académiques. C'est ainsi que se trouvait à Compostelle en 1526 Antonio Fabricio, comte de Palatin, qui avait reçu du pape l'autorisation d'admettre des bacheliers et des licenciés dans toutes les sciences, ce dont bénéficia un certain Diego Gomez, originaire de Chaves (Portugal), qu'il fit bachelier en chirurgie, après examen par un docteur et un chirurgien du grand Hôpital Royal.

Un cas original est celui du chirurgien Anton Celtiberia qui, prisonnier des maures, avait fait le vœu d'as-

[25] Pablo ARRIBAS BRIONES, *Pícaros y Picaresca*..., pp. 143-144.

sister et de soigner sans émoluments "les pauvres de l'Hôpital Royal" de Saint-Jacques. Comme, une fois là, ses services gratuits ne furent pas acceptés, il en appela en 1526 à don Diego de Escobedo, administrateur dudit hôpital, en protestant énergiquement, en menaçant d'aller se plaindre "aux majestés césariennes et catholiques" et de porter l'affaire devant la justice. Dix ans plus tard, le bachelier Celtiberia n'était ni plus ni moins que le Grand Chirurgien de l'Hôpital.

II. Les témoignages artistiques

Les restes matériels de pèlerinages hétérodoxes

Les attitudes antérieurement décrites sont attestées, par exemple, par un groupe de petites plaques de plomb et d'étain trouvées dans des fouilles archéologiques menées en France[26], en Angleterre[27] et dans les Pays-Bas[28], en des endroits liés aux voies de pèlerinage. Ces objets furent produits en masse et durent être largement distribués dans le nord-ouest de l'Europe entre les débuts du XIII[e] siècle et 1550 environ[29]. Bien que leur thématique recouvre des contenus religieux et profanes, un ensemble d'enseignes obscènes, datées d'entre 1350 et 1450 environ, est particulièrement intéressant car les représentations qu'elles offrent semblent tourner en dérision les pèlerins et les processions religieuses. Leur localisation ne doit pas surprendre: à l'époque romane, la plus grande quantité d'images à caractère érotique se trouve sur les routes de pèlerinage, depuis les îles britanniques[30] et le centre et l'ouest de la France (Auvergne et Normandie)[31] jusqu'au nord de la Péninsule ibérique, surtout en Cantabrie[32], à Burgos et dans

[26] Voir Denis BRUNA, *Enseignes de pèlerinage et enseignes profanes*, Paris, 1996.

[27] M. MITCHINER, *Medieval Pilgrim and Secular Badges*, London, 1986.

[28] Rien que pour les territoires flamand et hollandais plus de 2000 objets de ce genre ont été publiés, de thématique pas exclusivement obscène. Jos KOLDEWEIJ, "The Wearing of Significative Badges, Religious and Secular. The social Meaning of a Behavioural Pattern", *Showing Status. Representation of Social Positions in the Late Middle Ages*, éd. Wim Blockmans & A. Janse.Turnhout, 1999, pp. 307-328.

[29] Jos KOLDEWEIJ, "Shameless and naked images: obscene badges as parodies of popular devotion", *Art and Architecture of Late Pilgrimage in Northern Europe and the British Isles*, éd. Sarah Blick & Rita Tekippe, Brill, Leiden-Boston, 2005, pp. 493-510 et figs. 232-257 (p. 493).

[30] Mercedes DIMANUEL JIMÉNEZ, *Iconografía erótica en la Edad Media*, Liceus, 2006 (www.liceus.com ; ISBN: 84-9822-356-3).

[31] Nurith KENAAN-KEDART, "Les modillons de Saintonge et du Poitou comme manifestation de la culture laïque", *Cahiers de Civilisation Médiévale*, XXIX (1986), pp. 311-330.

[32] Ángel DEL OLMO GARCÍA & Basilio VARAS VERANO, *Románico erótico en Cantabria*, Palencia, 1988. Juan PÉREZ CARRASCO, "La iglesia contra la carne. El programa contra la lujuria esculpido en la iglesia de Cervatos", *Historia 16*, 196 (1992), pp. 56-66. María Paz DELGADO BUENAGA, "Sexo y arte en el románico campurriano", *Cuadernos de Campoo*, 4 (1996).

le nord de Palencia[33], quoiqu'il en existe aussi des exemples en Castille, León, Navarre et Catalogne.

Ces enseignes, aux contenus explicitement sexuels, montrent une typologie variée: les parties génitales masculines pourvues de pieds et ailées, les coïts et les animaux sexuellement excités sont les plus nombreux. Cependant le corpus est complété par des variations incluant la représentations des organes génitaux des deux sexes, des femmes exhibitionnistes, héritières des *sheela-na-gigs* irlandaises[34], des bêtes aux têtes énormes et des hommes sauvages, des cornes à boire en forme de phallus, des membres virils rôtis par deux cuismières. La scène la plus caractéristique parodie les processions mariales populaires. La majeure partie des chercheurs insiste sur leur caractère apotropaïque, mais sans se mettre d'accord sur leur fonction. Les six premiers exemplaires furent trouvés vers 1860 sur les berges de la Seine par Arthur Forgeais, qui les publia dans un livret qu'il intitula *Priapées* avant de les donner au Musée de Cluny[35]. Victimes néanmoins d'un certain puritanisme académique, ces enseignes n'ont pas éveillé un grand intérêt et ont été reléguées à un rôle secondaire[36].

Il n'est pas surprenant qu'en raison de leurs liens avec les routes de pèlerinage, ces objets présentent un contenu si explicitement sexuel. L'un des personnages des *Contes de Canterbury*, l'épouse de Bath, est plus une chercheuse de plaisirs qu'une pieuse pèlerine, présentant à tous

[33] Garbiñe BILBAO LÓPEZ, "Iconografía de la lujuria. La mujer y los espectáculos en la Pila bautismal románica de Rebanal de las Llantas (Palencia)", *Goya*, julio-octubre 1997, pp. 451-456. *ID., Iconografía de las pilas bautismales del románico castellano. Burgos y Palencia*, Burgos, La Olmeda, 1996. Juan PÉREZ CARRASCO, "Iconografía obscena en la escultura románica burgalesa", *Burgos en la Plena Edad Media* (III Jornadas burgalesas de Historia medieval), Burgos, 1994, pp. 731-741.

[34] Eamonn Kelly rappelle l'importance de l'oeuvre du Dr. Jorgen ANDERSEN, *The Witch on the Wall. Medieval Erotic Sculpture in the British Isles*, en 1977, pour comprendre ces images. Il signale de même la possibilité d'une influence sur des représentations postérieures, les enseignes des pèlerins et les marges enluminées: Eamonn KELLY, *Irish Sheela-na-gigs and Related Figures with Referentes to the Collections of the National Museum of Ireland*, pp. 124-137 (p. 137).

[35] Arthur FORGEAIS, *Priapées*, Paris, 1865.

[36] Ce qui n'est pas le cas d'un point de vue purement commercial, puisque des répliques de ces enseignes sont mises en vente, notamment sur Internet (www.Pewterreplicas.com, www.letteredcockpewters.com, www.billyandcharlie.com).

les marcheurs le chemin vers Canterbury plus comme l'occasion d'aventures érotiques que comme la voie d'une purification spirituelle[37]. Dans ce même conte, Chaucer fait dire à un mari:

"Celui qui construit toute sa maison avec des roseaux, éperonne son cheval aveugle sur un terrain en friche, et permet que sa femme visite les sanctuaires, mérite d'être pendu au gibet"[38].

Dans l'étude consacrée par Angus MacKay à la personnalité complexe de la pèlerine anglaise Margery Kempe, on constate que, bien qu'elle soit une croyante zélée, elle n'est pas libre de tentations au cours de ses nombreux pèlerinages:

"Tout ceci ne veut pas dire que Margery était incapable de sentiments érotiques. Quand elle allait en pèlerinage, elle ressentait une terreur, l'obsession qu'un homme allait la violer. Mais en même temps, elle nous raconte des visions dans lesquelles des hommes – des chrétiens, des païens et même des prêtres – apparaissaient devant elle, tous entièrement nus et guidés par le diable qui lui ordonnait de se prostituer avec tous ou, du moins, de choisir celui qui l'excitait le plus. Elle raconte aussi comment, alors qu'elle était assez jeune quoique déjà mariée, un homme lui proposa de coucher avec lui, et ce pendant qu'ils étaient à la messe. Après avoir longuement réfléchi, elle décida d'accepter et partit à sa recherche, mais l'homme lui dit qu'il s'agissait d'une plaisanterie, et qu'avant de le faire il préférait qu'on le transformât en chair à pâtée"[39].

De même, dans certains passages de son oeuvre, Chaucer mentionne des enseignes et d'autres objets de dévotion[40]. Des témoignages contemporains renforcent ces constatations. En 1483, le curé de l'église Notre-Dame de Bollezee expliquait à un pèlerin les raisons de sa splendide construction:

"Tout ceci a été payé par les offrandes des pèlerins qui viennent en grand nombre, et trouvent la consolation auprès de Notre-Dame et achètent des enseignes à la porte"[41].

De la même manière que le Christ avait expulsé les marchands du Temple, le commerce qui fleurissait dans les lieux saints en raison de l'affluence massive des pèlerins devint l'objet de critiques à la fin du Moyen Âge. La pratique est censurée dans un texte attribué à Jean Gerson (1363-1429), chancelier de l'université de Paris, qui s'en prit à de nombreuses manifestations de la religion populaire, en centrant ses critiques sur les objets fréquemment utilisés pour la vente. En 1402, il écrivit un traité sur la

[37] Jos KOLDEWEIJ, "Shameless and naked images: obscene badges as parodies of popular devotion", p. 494.
[38] Isidro BANGO TORVISO, *El Camino de Santiago*, p. 84.
[39] Angus MACKAY, "Una peregrina inglesa: Margery Kempe", *XVIII Semana de Estudios Medievales, Viajeros, peregrinos, mercaderes en el Occidente medieval*, Estella, 1991, pp. 193-200.
[40] Jos KOLDEWEIJ, "Shameless and naked images: obscene badges as parodies of popular devotion", p. 494.
[41] Jonathan SUMPTION, *Pilgrimage, an Image of Mediaeval Religion*, London, 1975, p. 161. Jos KOLDEWEIJ, "Shameless and naked images: obscene badges as parodies of popular devotion", p. 495.

corruption de la jeunesse, l'*Expostulatio adversus corruptionem juventutis*, où il incitait les autorités séculières et ecclésiastiques à faire des lois contre l'exposition et la vente d'images obscènes. Il mettait en garde contre la corruption d'enfants et d'adolescents due aux honteuses images de nus qui se vendaient dans beaucoup de temples et de lieux sacrés[42]. Cette évocation de Gerson portait probablement autant sur les ex-votos offerts dans les chapelles que sur les amulettes à caractère érotique.

À Saint-Jacques, par exemple, la grande affluence des pèlerins faisait travailler sans relâche les *picheleros* ou étainiers compostellans qui fabriquaient des tasses, des ampoules, des assiettes et des pichets en étain, ainsi que les artisans du jais, ceux des coquilles, les fabricants de croix et d'images de saints. Le Conseil municipal dut adopter des mesures pour préserver l'ordre public, car, sous couleur de pèlerins, beaucoup se consacraient à "chaparder, mendier ou escroquer"[43].

Les activités illicites des pèlerins donnaient aussi lieu à d'incessantes critiques. Le franciscain Berthold de Re-

Saint Jacques
Codex Calixtinus. Salamanca. Ms. 2631

gensburg (*c.*1210-1272) donne une description graphique des dangers auxquels étaient exposées les pèlerines "qui revenaient dans leurs foyers avec plus de péchés que ceux qui leur avaient été pardonnés"[44]; et en 1497, un chroniqueur allemand nota que de nombreux pèlerins de Saint-Jacques rapportaient en souvenir de leur voyage une nouvelle épidémie, la syphilis[45].

Le châtiments des débauchés

Bien que le *Liber Sancti Iacobi* fasse diverses allusions à la luxure de

[42] Catherine BROWN, *Pastor and Laity in the Theology of Jean Gerson*, Cambridge, 1989, p. 241. Jos KOLDEWEIJ, "Shameless and naked images: obscene badges as parodies of popular devotion", pp. 498-499, note 25.
[43] José GARCIA MERCADAL, *Viajes de extranjeros por España y Portugal*..., I, p. 30.
[44] Jos KOLDEWEIJ, "Shameless and naked images: obscene badges as parodies of popular devotion", p. 509.
[45] Jos KOLDEWEIJ, "Shameless and naked images: obscene badges as parodies of popular devotion", p. 509.

certains pèlerins, ses versions manuscrites et enluminées – le manuscrit conservé à Santiago, du XII[e] siècle, ou la copie faite vers 1325 de la Bibliothèque Historique de l'université de Salamanque (ms. 2631)[46] – ne sont guère généreuses en images et, logiquement, s'abstiennent de toute allusion graphique aux péchés et attitudes obscènes décrites: on y trouve des représentations de l'écrivain (Santiago, f° 1v), du Christ bénissant (Sant. f° 4r), des lettres ornées (Sant. f° 31v et 48v), du saint comme pèlerin ou cavalier (ms. 2631, f° 2v et 120r), de l'apparition de saint Jacques à Charlemagne, de Charlemagne partant avec son armée et des soldats à pied munis de lances (ms. 2631, f° 90r) ou de la vision de l'archevêque Turpin: Turpin disant la messe, à côté de clercs agenouillés, contemple les deux anges qui emportent les âmes de Roland et de ses compagnons devant le Christ et la Vierge, tandis qu'au-dessus vole le démon (ms. 2631, f° 90v).

Néanmoins, l'iconographie romane, avec son caractère clairement symbolique, témoigne de cette présence constante d'éléments peu "orthodoxes" et même proprement "obscènes" qui jalonnent le chemin de Compostelle.

[46] Quelques références au Codex de Salamanque par rapport à l'original conservé à Compostelle: *Guia del peregrino del Calixtino de Salamanca*, études et reproduction en fac-simil du V[e] livre, Santiago de Compostela, 1993. *The pilgrim's guide to Santiago de Compostela: a critical edition*, 2 vols., London 1998, description dans vol. I, pp. 117-120. *Biblioteca patrum latinorum Hispaniensis*, nach den Aufzeichnungen Gustav Loewes, herausgegeben und bearbeitet von Wilhelm von Hartel..., Hildesheim-New York, George Olms, 1973 (ed. original 1887-1915), p. 478. E. LOPEZ AYDILLO (éd.), *Os miragres de Santiago: versión gallega del códice latino del siglo XII, atribuido al papa Calisto II*, Valladolid, 1918, p. 14. Jesús DOMÍNGUEZ BORDONA, *Manuscritos con pinturas*, Madrid, 1933, n° 1129. Adalbert HÄMEL, "Los manuscritos latinos del Falso Turpino", *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, IV, 6, 1953, p. 69. Florencio MARCOS RODRÍGUEZ, "Los manuscritos pretridentinos hispanos de ciencias sagradas en la Biblioteca Universitaria de Salamanca", *Repertorio de Historia de las Ciencias Eclesiásticas en España*, 2, 1971, pp. 469-470. Ángel SICART GIMÉNEZ, *Pintura medieval: la miniatura*, Santiago de Compostela, 1981, pp. 152-156. *ID.*, "La iconografía de Santiago ecuestre en la Edad Media", *Compostellanum*, 27 (1982), pp. 11-32. *Santiago de Compostela: 1000 ans de pèlerinage européen (Europalia 85 España)*, catalogue de l'exposition, Gand, 1985, n° 41, p. 238. Manuel DIAZ Y DIAZ, *El Códice Calixtino de la Catedral de Santiago*, Santiago de Compostela, 1988, pp. 135-136. *Santiago, camino de Europa: culto y cultura en la peregrinación a Compostela*, catalogue de l'exposition, Santiago de Compostela, 1993, n° 105, p. 405. Allison STONES, "Four illustrated Jacobus manuscripts", *The vanishing past: studies of medieval art, liturgy and metrology presented to Christopher Hohler*, éd. A. Borg & A. Martindale, Oxford, 1981, pp. 197-222. *ID.*, "The decoration and illumination of the Codex Calixtinus at Santiago de Compostela", *The Codex Calixtinus and the Shrine of St. James*, éd. John Williams & Allison Stones, Tübingen, 1992, pp. 137-184 (n° 13, p. 141 et fig. 23). Manuel DIAZ Y DIAZ, "La Guia del Peregrino y el Códice de Salamanca", *De Santiago y de los caminos de Santiago*, Santiago de Compostela 1997, pp. 211-233. *Santiago, la esperanza*, catalogue de l'exposition, Palacio Gelmírez, Santiago de Compostela, 1999, pp. 336-339. Oscar LILAO FRANCA & Carmen CASTRILLO GONZÁLEZ, *Catálogo de Manuscritos de la Biblioteca Universitaria de Salamanca*, 2 vols., Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 1997 et 2002, vol. II, pp. 996-997.

Sur la voie du Puy, les pèlerins qui arrivaient à Sainte-Foy de Conques et contemplaient la scène magistrale du Jugement Dernier pouvaient voir que, parmi les condamnés à tous les tourments que pût imaginer un esprit satanique, figure un couple d'amoureux dont les deux amants ont le cou attaché à la même corde.

L'une des images les plus fréquentes est celle de la luxure, qui se répète avec quelques variantes tout au long du Chemin. Le caractère nettement misogyne de l'iconographie romane fait du seul corps nu de la femme le symbole de ce péché, auquel s'ajoutent les serpents et les crapauds qui l'accompagnent d'habitude. L'association du serpent à la luxure apparaît dès le IV[e] siècle dans la *Visio Pauli*, et le crapaud ou la grenouille sont assimilés aux esprits impurs dans la littérature testamentaire[47].

Bien que la *femme aux serpents* tire son origine des images de la Terra Mater, représentée comme une femme allaitant toutes les créatures, les premières manifestations de serpents et de crapauds mordant les seins et le sexe de la femme dans un sens de pure luxure peuvent être vues à Moissac, Saint-Sernin de Toulouse et Vézelay, et dans le monde hispanique au Panthéon de San Isidoro et à Fromista.

Luxure, Moissac

[47] Agustin GÓMEZ GÓMEZ, *El protagonismo de los otros. La imagen de los marginados en el Arte románico*, Bilbao, 1997, pp. 59-67.

Les quelques exemples que nous analyserons en relation avec le chemin de Saint-Jacques sont également valides pour le reste de la Péninsule et même pour l'ensemble du monde occidental. Dans le Panthéon de San Isidoro de León figure un personnage nu avec six serpents. Deux sont situés à la hauteur de la tête que soutient l'individu, deux autres grimpent vers sa poitrine, et les deux derniers sont dans la partie basse du chapiteau. Ce qui est curieux dans ce chapiteau, c'est que le personnage, bien qu'identifié comme une femme, possède une tête masculine, ce qui constitue une image nettement déformée du prototype de la luxure. Un chapiteau de la nef occidentale de l'église de San Isidoro à León revêt pour sa part une forme plus habituelle puisqu'il montre deux femmes nues, séparées par un petit personnage qui tend son arc, qui tiennent dans leurs mains un serpent tandis que deux démons les agrippent par derrière.

À San Miguel d'Estella, au début du côté gauche de la voussure extérieure, une femme nue est attaquée à la poitrine par deux serpents qui montent le long de sa jambe gauche et à la tête par un animal hybride qui la mord. Ici, l'image s'insère dans un ensemble de représentations qui évoquent le monde du péché, ce qui fait qu'elles s'opposent à d'autres voussures représentant des scènes de la vie du Christ, des saints et des vieillards, des anges et des prophètes.

Le Portail de Sangüesa (Navarre) offre un éventail inhabituel de ce thème. En cinq occasions apparaissent des images de la luxure, et ce qui est peut-être plus significatif est le fait que sur le tympan, dans la scène des damnés, les seuls qui soient pourvus d'attributs sont deux femmes avec des serpents, sans que figurent d'autres damnés, même pas l'usurier qui accompagne si souvent la femme pécheresse. Sur l'une des voussures du portail, un crapaud et un serpent s'enroulent le long de la jambe droite d'une femme dont ils mordent les seins. Sur la même voussure, cinq figures plus haut, deux serpents se trouvent à gauche et à droite d'une femme nue; l'un des reptiles arrive jusqu'à son sein gauche et l'autre à son oreille droite; de sa main gauche, la femme soutient la tête d'un des serpents et de l'autre elle couvre son sexe. Sur l'un des reliefs de la trompe gauche figure une autre scène du même genre. Une femme nue est attaquée par un énorme serpent qui a englouti la moitié inférieure de son corps, un autre serpent dévore son bras gauche, tandis qu'un crapaud mord son sein droit. La luxure est encore représentée une quatrième fois sur le portail. Sur la voussure

intérieure, une femme nue est attaquée par un serpent qui, d'en-bas, monte vers son sexe; la femme, aux longs cheveux, soutient son sein gauche de sa main tandis que dans la main droite elle tient un objet près de la gueule du serpent. Enfin, sur la partie de droite du tympan du portail, là où se déroule la scène de l'enfer, les seuls deux damnés qui se trouvent dans la gueule de Léviathan sont deux femmes sur lesquelles s'acharnent trois serpents. Les seins de la femme la plus proche de saint Michel sont mordus par deux serpents, un autre serpent mord le sein droit de l'autre femme qui cache son sexe de ses mains.

San Miguel de Estella. Portail

Pour comprendre un tel déploiement de représentations sur ce portail, il faut le mettre en relation avec le processus d'édification de l'église de Sangüesa. Ces cinq représentations correspondent à deux époques différentes et peut-être même à deux localisations spécifiques. L'image du tympan s'explique en raison du sens infernal qui est le sien, et la luxure de la voussure fait partie de l'ensemble des métiers, en rapport avec l'image de son compagnon l'usurier. La présence de trois représentations de la luxure entre les trompes est plus difficile à expliquer. Mais si l'on considère le reste des images, la perplexité s'accroît car on a l'impression d'une copie de répertoires sans grande recherche programmatique. Il semble avéré que les artistes du second atelier ont copié des thèmes du premier, comme l'attestent certains métiers déployés dans les trompes, qui sont semblables à ceux qui figurent dans les voussures. Il faut alors s'interroger sur le sens que possède la copie systématique d'un modèle. Nul doute que dans le choix d'une image plutôt que d'une autre il y ait une sélection antérieure et une assimilation de motif, mais il s'avère difficile d'interpréter le sens que peut avoir le choix d'une image de la *femme aux serpents* à côté de

celle d'Adam et Ève, ou d'un entrelacs, en dehors de celui qui lui est propre.

L'amputation de la langue est le châtiment que reçoit une femme, symbole de la luxure, à Saint-Jacques de Compostelle. Il s'agit d'un claveau provenant de la cathédrale compostellane, conservé actuellement dans le Musée de la cathédrale, qui représente une femme nue avec deux serpents qui lui mordent les seins et un monstre au-dessus de sa tête qui lui mord la langue. Cette pièce était accompagnée d'une autre, représentant un homme, lui aussi entouré de serpents, dont un être monstrueux dévore le membre. Sur un chapiteau à l'intérieur de la basilique de Compostelle une femme nue est accompagnée de deux crapauds et de deux serpents; les batraciens lui mordent les seins tandis que la femme tient à la hauteur de son visage les deux serpents qui s'enroulent autour d'arbres.

Quand le pèlerin médiéval, comme celui d'aujourd'hui, arrivait à la cathédrale de Saint-Jacques, il entrait par la Porte de l'Azabachería et ressortait par celle de Platerías. Il avait alors devant lui, sur le tympan de gauche, la représentation d'une femme tenant un crâne sur ses genoux. Celle-ci est généralement interprétée comme étant la femme adultère, condamnée par son époux à embrasser deux fois par jour le crâne de son amant, mais son iconographie continue à être révisée[48]. Le premier, et seul, document médiéval où cette image soit citée est le *Codex Calixtinus*, livre V, chapitre IX, qui fait la description "Du portail méridional". À propos des tympans, et plus spécialement de celui de gauche, il dit:

" ...Et il ne faut pas passer sous silence qu'à côté de la tentation de Notre Seigneur se trouve une femme qui soutient dans ses mains la tête putréfiée de son amant, coupée par son mari, qui l'oblige deux fois par jour à la baiser. Quel grand et admirable châtiment de la femme adultère à raconter à tous!...".

En dépit de cette source, des doutes ont été émis par les historiens: la femme fut ainsi vue comme une Marie-Madeleine *avant la lettre* ou comme Ève, la "mère de la mort", par opposition à la figure de la Vierge sur le tympan droit, qui porte le Christ, la Vie, sur ses genoux. John Williams évoque les cheveux dénoués de la femme, "au fort impact érotique", pour la contextualiser à partir de la documentation plus ou moins contemporaine de la sculpture. Il existait effectivement une tradition iconographique qui, en règle générale, assimilait les cheveux dénoués de la femme à la tentation et au péché. Dans la Péninsule ibérique, au Moyen Âge, les femmes mariées étaient souvent appelées "femme à la toque" alors que les célibataires étaient des "jeunes filles en cheveux". La patristique ratifie cette convention, ce qui est important puisqu'il s'agissait d'un programme conçu pour l'une des églises majeures de son temps: saint Grégoire le Grand écrit ainsi que les cheveux longs signifiaient la vanité et le goût du monde.

[48] Un des apports les plus récents, avec une bibliographie actualisée, dans Carlos SASTRE VÁZQUEZ, "La portada de las platerías y la mujer adúltera. Una revisión", *Archivo Español de Arte*, LXXIX, 314 (2006), pp. 169-186. Voir aussi Manuel NUÑEZ RODRIGUEZ, "David et la *Psychomachia* de Prudence à Platerías", *Compostelle*, 7 (2004), pp. 6-18.

Femme au crâne
Santiago. Porte de Platerías

Au cours des dernières années s'est développée l'idée que certains des éléments qui font partie de l'ensemble doivent être mis en rapport avec l'utilisation de l'espace à des fins judiciaires. Nous savons, grâce à l'*Historia Compostellana*, que Diego Gelmirez fit construire un premier palais épiscopal à proximité de la façade méridionale de la cathédrale. Dans l'espace s'étendant entre cette résidence et la Porte de Platerías, l'évêque rendait publiquement la justice tous les vendredis. Pour Manuel Castiñeiras, certains éléments présents sur la Porte auraient servi de "cadre iconographique" pour souligner la fonction judiciaire de l'endroit. C'est ainsi, par exemple, que la femme au crâne pourrait évoquer les "causes en rapport avec l'adultère, terme sous lequel on comprenait alors les cas de concubinage de femmes avec des clercs, coutume nicolaïte que l'évêque voulait faire disparaître".

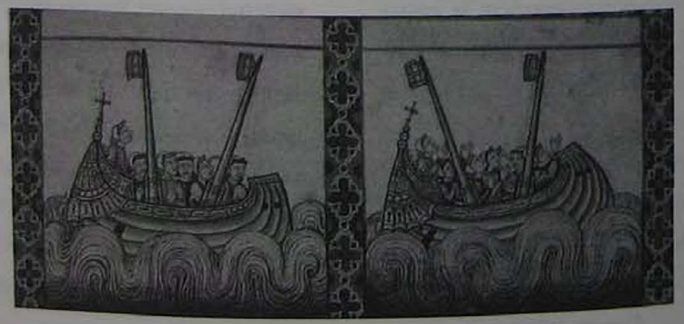
Le maître de l'université de Paris, Jean de Garland, recommandait à ses disciples de tirer des leçons des sculptures qui ornaient les temples. C'est sans doute cette même fonction qu'il faut attribuer au choix des images étudiées, apparues le long d'un chemin d'ascèse, souvent perverti, où coexistaient les aspects sacrés et spirituels avec d'autres qui l'étaient moins.

Le *Codex*, au XII[e] siècle, après

avoir defini les Navarrais par une série des pires qualificatifs: dépravés, pervers, perfides, déloyaux et faux, luxurieux, ivrognes et d'autres du même genre, précise (Livre V, chapitre VII):

"Pour un seul denier, un Navarrais ou un Basque tue, s'il le peut, un Franc. Dans certaines de leurs régions, surtout en Biscaye et en Álava, les Navarrais, hommes et femmes, se montrent mutuellement leurs parties honteuses pendant qu'ils se chauffent. Les Navarrais utilisent aussi leurs bêtes pour des relations honteuses. Car on raconte que le Navarrais attache un cadenas à la croupe de sa mule et de sa jument pour que personne ne s'en approche en dehors de lui. Et il embrasse avec luxure le sexe de la femme et de celui de la mule. C'est pourquoi les Navarrais doivent être censurés par toutes les personnes discrètes".

Trois siècles plus tard, Jean de Tournai était scandalisé par l'ambiance de bordel qu'il trouvait dans les auberges du chemin de pèlerinage, et notamment par ce qu'il constatait en Navarre. Il y a quelques années à peine, la presse rapporta l'arrestation d'un habitant de Burlada, en Navarre, de 64 ans, accusé d'avoir agressé et abusé de onze pèlerines étrangères depuis 2001. Si l'on poursuit la lecture du V[e] livre du *Codex*, celui-ci décrivait les populations du chemin de Saint-Jacques, s'attachant à ceux qui vivaient au-delà des Montes de Oca, vers Burgos. Bien qu'il dépeigne une terre pleine de trésors, riche en or, argent, draps et valeureux chevaux, et fertile en pain, vin, viande, poisson, lait et miel, il en dit aussi qu'"elle manque d'arbres et est pleine d'hommes mauvais et vicieux". Pour en revenir à l'époque actuelle, il y a peu une petite annonce sur un site de pèlerins offrait un logement à des filles et des garçons, avec promesse d'autres plaisirs. Malgré les plus de huit cents ans qui séparent la rédaction du *Codex* de notre temps, Saint-Jacques et le chemin qui y mène continuent à susciter la même fascination chez les innombrables pèlerins qui, pour des motifs religieux ou avec d'"autres" intentions, se dirigent vers le Finisterre.



Rosa M. CACHEDA BARREIRO
Juan M. MONTERROSO MONTERO
Université de Santiago de Compostela

MODÈLE ET RÉCEPTION DE LA LITTÉRATURE EMBLÉMATIQUE : L'EXEMPLE DU PÈLERIN

À partir du onzième siècle, le tombeau de l'Apôtre saint Jacques le Majeur dans la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle a été de plus en plus visité par les pèlerins de l'occident chrétien au point de devenir l'un des lieux de culte les plus importants d'Europe[1]. À partir de cette date, la dévotion à saint Jacques et le pèlerinage au *locus sancti* ont acquis un caractère totalement européen, ce qui a provoqué l'apparition d'églises placées sous l'invocation de l'apôtre dans presque toutes les communautés et régions françaises, de l'ouest de l'Allemagne, de Suisse et dans les régions flamandes et italiennes[2].

Cette "européisation" du pèlerinage au tombeau de l'apôtre saint Jacques s'est matérialisée aussi dans une tradition narrative orale et littéraire, riche en contenus, tant à Saint-Jacques-de-Compostelle que tout au long des chemins européens du pèlerinage[3]. L'art a été, en ce sens, un instrument important contemporain du culte, ce qui a permis l'extension de l'image de saint Jacques comme "Patron des pèlerins". L'action favorable d'Alphonse VI de Castille et d'autres monarques, ainsi que l'intérêt des prélats de Compostelle, comme Diego Gelmírez, ont aussi contribué à une telle ampleur. Par ailleurs, l'influence du pèlerinage dans l'élaboration de la légende de saint Jacques le Majeur est énorme. Le deuxième livre du *Codex Calixtin* est consacré à la relation des miracles du saint, et la plupart d'entre eux se réfère à des pèlerins qui vont ou

[1] Klaus HERBERS & Robert PLÖTZ, *Caminaron a Santiago. Relatos de peregrinaciones al "fin del mundo"*, Santiago de Compostela, Xacobeo'99, Xunta de Galicia, Conselleria de Cultura, Comunicación Social e Turismo, Xerencia de Promoción do Camiño de Santiago, 1999, p. 17.

[2] Klaus HERBERS, *Política y veneración de Santos en la Península Ibérica. Desarrollo del "Santiago Político"*, Poio (Pontevedra), Fundación Cultural del Románico, 2ª edición, 2006, pp. 9-10.

[3] Klaus HERBERS & Robert PLÖTZ, *Caminaron a Santiago...op. cit.*, p. 26.